

LIBRE COURS

Actualité de la recherche sur le livre et la lecture des enfants et des jeunes

NARNIA, OU LES CHRONIQUES D'UN MONDE OÙ FANTASY ET FOI SE SONT RENCONTRÉES

PAR MATHILDE DUVAL

Diplômée d'un master de recherche en langue anglaise de l'université de Rouen, Mathilde Duval, qui prépare le concours de l'agrégation d'anglais, a développé son mémoire de recherche sur le thème de l'articulation de la foi et de la *fantasy* dans l'œuvre de littérature pour la jeunesse de l'écrivain écossais George MacDonald.

Quand J.K. Rowling a déclaré qu'une de ses sources d'inspiration pour l'écriture des aventures d'*Harry Potter* étaient les *Chroniques de Narnia*, de Clive Staples Lewis (1898-1963), la France entière s'est précipitée sur cette œuvre alors méconnue.

Une nouvelle traduction chez Gallimard et une adaptation au cinéma aidant, cette saga a pris place dans le panthéon des amateurs de *fantasy*.

Une lecture plus fine démontre pourtant que cette œuvre a largement à voir avec une nouvelle façon de mettre en littérature le message chrétien.

Si ce titre interpelle, ce n'est sûrement pas tant en raison de la belle allitération que forment les mots *fantasy* et foi, mais plutôt bien à cause de l'étrange association que ces deux concepts évoquent, en particulier lorsqu'ils sont rattachés à une œuvre de littérature de jeunesse. Et pourtant, depuis le début de son histoire, la littérature de jeunesse est intimement liée au christianisme. Ce lien, s'il peut paraître surprenant aujourd'hui, est encore tout naturel dans certains pays, et en particulier au Royaume-Uni. En remontant aux origines de la littérature de jeunesse britannique, l'on découvre que, dès le xvii^e siècle, les premiers écrits destinés aux enfants étaient de nature religieuse, ayant pour objectif



Affiche du film
*Le Monde de Narnia. Chapitre 1 :
Le lion, la sorcière blanche et l'armoire
magique.*
Walt Disney Pictures & Walden
Media.

l'alphabétisation et l'éducation par le biais du christianisme. La Bible faisait office de source in-tarissable dans laquelle on pouvait puiser autant de thèmes et d'images pour nourrir ces premiers textes pour la jeunesse. Au fil du temps, malgré une marginalisation certaine du thème de la religion dans les livres pour enfants, cette tradition qui liait éducation et religion a perduré, allant jusqu'à inspirer, vers la fin du xx^e siècle, des auteurs tels que Robert Westall (*The Wind Eye*, 1976), Michael Morpurgo (*The War of Jenkins' Ear*, 1993) ou encore Philip Pullman (*His Dark Materials*, 1995-2000), qui tous traitent du sujet de la religion dans leur fiction pour la jeunesse.

La réécriture et la réappropriation de la Bible fait donc partie intégrante de la tradition littéraire pour la jeunesse au Royaume-Uni, mais si la religion est un thème dont les écoliers sont familiers (l'école britannique n'étant pas laïque comme c'est le cas en France), aborder ce dernier au travers de la fiction reste un exercice difficile et délicat. La question qui se pose naturellement est alors : par quel moyen ? Comment des livres abordant le sujet de la foi chrétienne ont-ils réussi, et réussissent-ils toujours, à approcher et séduire le jeune lectorat du xxi^e siècle ? *Les Chroniques de Narnia* (1950-1956) de Clive Staples Lewis (1898-1963) y répondent.¹

Cet écrivain britannique fait partie des auteurs qui ont su ouvrir une fenêtre nouvelle sur le christianisme en l'associant à une branche bien particulière, et actuellement très « en vogue » en littérature de jeunesse, qu'est la *fantasy*. En effet, dès sa parution, ce cycle de sept romans a immédiatement eu un succès des plus impressionnants, succès récemment réactivé par la saga des *Harry Potter* (1997-2007) de J.K. Rowling qui a relancé le goût pour le merveilleux en littérature de jeunesse² et par les adaptations des studios Disney, en 2005, 2008 et 2010, de trois des volets de la série. Suzanne Bray, maître de conférences et auteur de plusieurs livres portant sur C.S. Lewis, écrit à ce sujet :

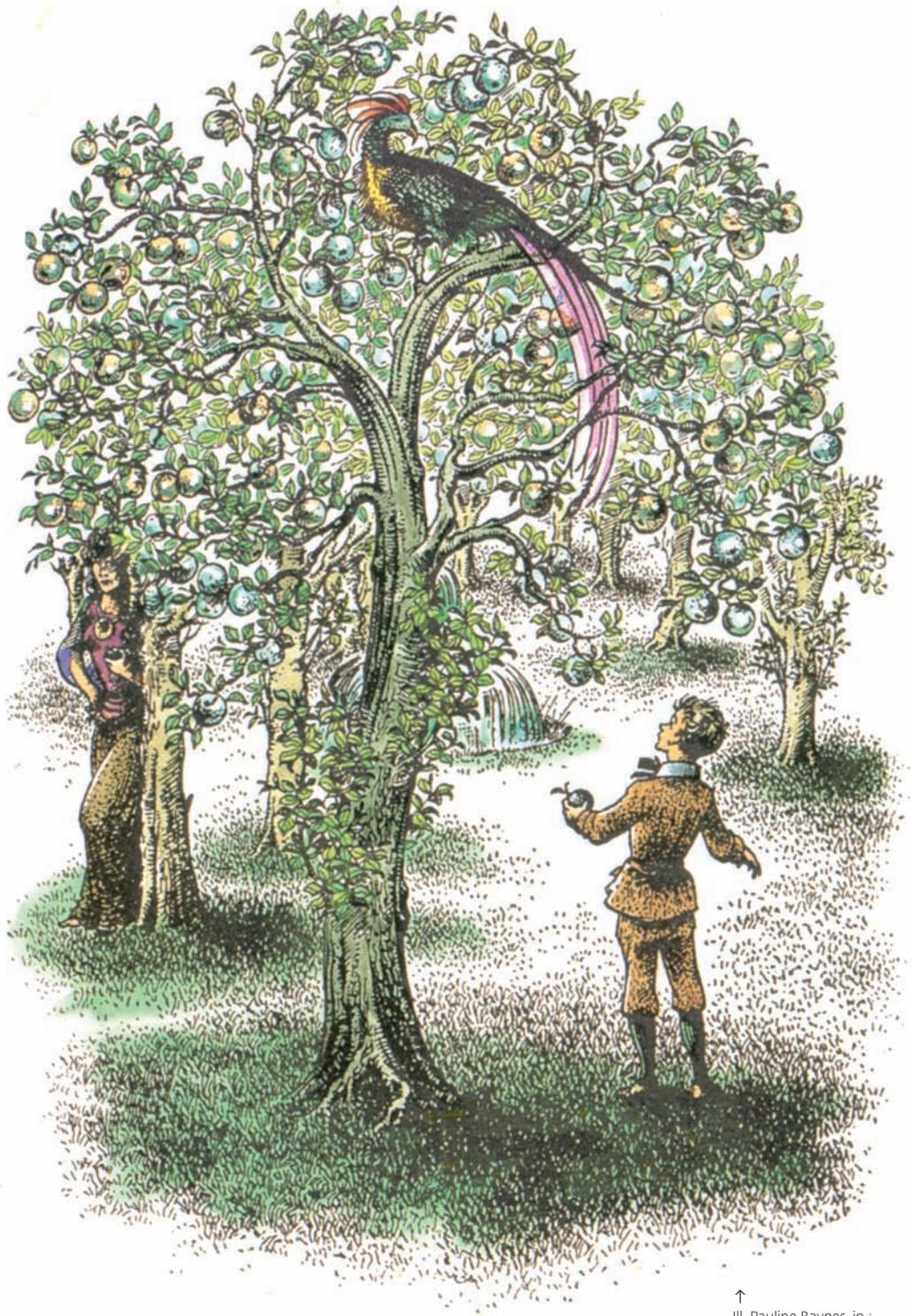
« En novembre 2005, on estima qu'environ quatre-vingt-dix millions d'exemplaires des *Chroniques de Narnia* avaient été vendus depuis 1950. [...] Un sondage effectué par nos soins dans les écoles auprès d'enfants entre les âges de dix et treize ans mon-

tre que, sur tout le Royaume-Uni, entre 80% et 100% des enfants dans chaque classe ont vu le film télévisé ou un enregistrement de *The Lion, the Witch and the Wardrobe*, tandis que 36% à 73% d'entre eux ont lu le roman. Parmi ceux qui les avaient lus, 88% les avaient aimés, et les relisaient ou les regardaient souvent en vidéo. »³

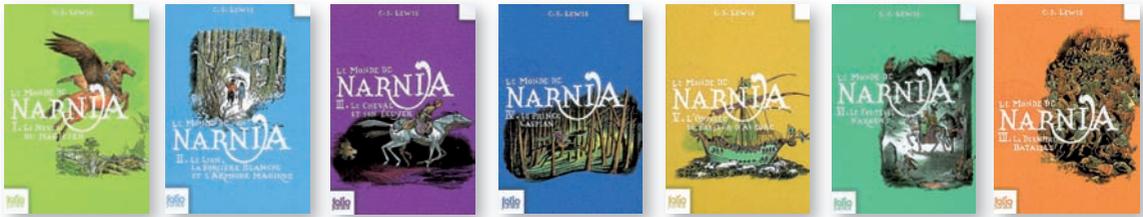
Comment expliquer le si vif succès des récits merveilleux imprégnés de christianisme que sont les *Chroniques* de C.S. Lewis ? Quel impact et quelle portée réelle leur dimension religieuse a-t-elle donc sur le lecteur ? Jusqu'à quel point, une fois conscient de l'existence d'un tel intertexte, notre lecture en est-elle influencée ? Pour répondre à ces questions, il nous faut tout d'abord nous tourner vers le monde merveilleux de C.S. Lewis, première et principale clé du succès de ses œuvres.

Narnia est un univers parallèle au nôtre auquel on accède par magie, au travers d'une armoire (*L'Armoire Magique*, 1950), d'un tableau (*L'Odyssée du Passeur d'Aurore*, 1952), ou bien de manière inexplicable, comme dans *Le Prince Caspian* (1951) où Peter, Susan, Edmund et Lucy Pevensie sont comme aspirés alors qu'ils attendent leur train, « assis sur un banc, dans une petite gare de campagne, entourés par des piles de valises et de boîtes de jeux. »⁴ Narnia est soumis à une discontinuité espace-temps : à la fin de *L'Armoire Magique*, les enfants Pevensie sont adultes mais, lorsqu'ils franchissent pour la dernière fois l'armoire magique, ils reviennent dans notre monde à l'instant précis où ils l'avaient quitté et sont redevenus des enfants. Narnia est, en outre, un royaume pseudo-médiéval, peuplé non seulement d'hommes mais également d'animaux parlants et de créatures mythologiques telles que les dryades, les faunes ou les centaures, et dans lequel la magie est omniprésente.

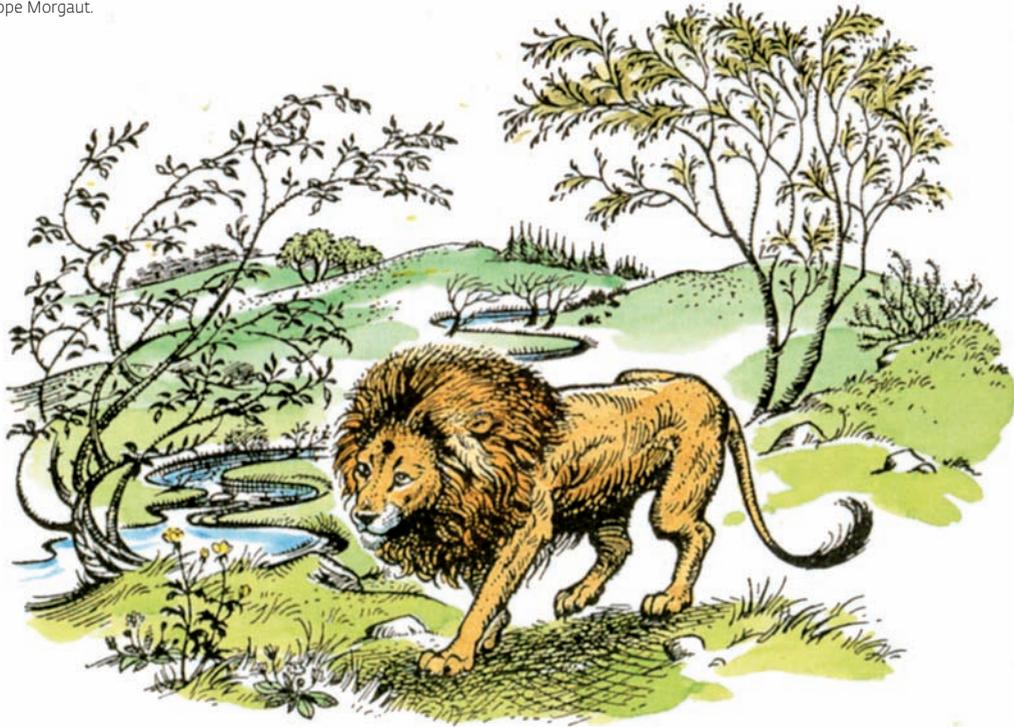
Le monde merveilleux de Narnia est envoutant pour le jeune lecteur qui, au travers d'un jeu de va-et-vient entre les deux mondes, est plongé dans un autre univers qui se veut d'autant plus accessible que le souverain de Narnia lui-même, le lion Aslan, affirme qu'il est possible de le rencontrer dans son propre monde : « J'y suis [...]. Mais je porte là-bas un autre nom. Il vous faut apprendre à me connaître par ce nom. C'est pour cette même raison que vous avez été transportés



↑
Ill. Pauline Baynes, in :
*Les Chroniques de Narnia, 1 :
Le Neveu du magicien*, Gallimard
Jeunesse, 2001 (Folio Junior).



↗
Les 7 volumes des
Chroniques de Narnia, Gallimard
Jeunesse, 2008 (Folio Junior),
dans la traduction
de Philippe Morgaut.



↗
Ill. Pauline Baynes, in :
Les Chroniques de Narnia, 1 :
Le Neveu du magicien, Gallimard
Jeunesse, 2001 (Folio Junior).



→
Ill. Pauline Baynes, in :
Les Chroniques de Narnia, 2 :
L'Armoire magique, Gallimard
Jeunesse, 2001 (Folio Junior).

à Narnia ; pour que, en me connaissant un petit moment ici, vous puissiez maintenant mieux me reconnaître là-bas.»⁵ Cette mise en parallèle et cette accessibilité des différents univers est également présente dans *Le Livre de Perle* (2014), dernier roman de Timothée de Fombelle, dans lequel Iliân et Oliâ, habitants d'un royaume de magie et de contes de fées, se retrouvent propulsés par un mauvais sort dans notre monde et ne pourront rentrer chez eux qu'en parvenant à faire croire à leur histoire.

Au travers de l'univers fantastique des *Chroniques*, Lewis propose donc au jeune lecteur une autre vision de la foi et du christianisme, différente et plus attirante, car, selon le principe de la « suspension consentie de l'incrédulité » (willing suspension of disbelief) de Coleridge⁶, tout est possible dans le monde merveilleux, et croire en l'invisible est donc plus facile que dans le monde réel. La première, et la plus évidente, des images chrétiennes employée par Lewis est celle du Christ incarné en Aslan (qui signifie « lion » en turc). Dans *L'Armoire Magique*, Aslan donne sa vie pour sauver le jeune Edmund (qui, pour quelques loukoums, trahit sa fratrie et les habitants de Narnia, rappelant de manière plutôt humoristique la trahison de Judas Iscariote). Il se rend donc sans résistance à la Sorcière blanche, un sacrifice qui fait très clairement référence à la Passion du Christ. Aslan est aussi à la fois guide et protecteur, un personnage bon, attirant et mystérieux en qui il faut cependant avoir une confiance aveugle : dans *Le Prince Caspian*, Aslan se révèle plusieurs fois uniquement à Lucy, la cadette (qu'il appelle pendant son sommeil, à l'image du prophète Samuel), et lui indique le chemin à emprunter (un chemin difficile et incertain qui évoque la parabole de la porte étroite) mais les autres ne la croient pas et Lucy va devoir faire face au rejet et à l'incompréhension.

Le fait que Lucy, de par son jeune âge, est la plus proche d'Aslan fait écho à l'importance de la foi d'enfant dans la religion chrétienne qui considère que les enfants ont plus de facilités à croire à l'impossible, et donc au merveilleux, que les adultes. Ces épreuves que la petite Lucy (qui représente l'intuition de la petite enfance et dont le nom signifie par ailleurs « lumière ») doit traverser té-

moignent du thème de la confiance et de la foi aveugle. Cette foi est généralement récompensée de manière positive dans les *Chroniques* (le chemin indiqué à Lucy, bien que d'apparence peu sûr, s'avèrera être un raccourci). Mais en certaines occasions, avoir confiance en la figure divine (dans ce cas en Aslan) peut aussi vouloir dire accepter la réprimande. Ainsi, dans *Le Cheval et son écuyer* (1954), Aslan punit la jeune Aravis : « Sais-tu pourquoi je t'ai blessée ? [...] Les plaies sur ton dos, déchirure pour déchirure, douleur pour douleur, sang pour sang, c'étaient les coups de fouet qu'a valu à l'esclave de ta belle-mère le sommeil où ta drogue l'a plongée. Il fallait que tu saches l'effet que cela fait. »⁷ Bien qu'un tel châtement paraisse pour le moins choquant, Lewis montre ici que même si Aslan est capable d'un acte aussi désintéressé que celui de donner sa vie pour un enfant, il peut tout aussi bien, s'il le juge nécessaire, se montrer dur.⁸

L'image du lion évoque traditionnellement puissance et force, mais dans les *Chroniques*, elle est également synonyme de douceur et de tendresse. En plusieurs occasions, Aslan se laisse câliner par les enfants : « elles se cramponnèrent au lion, et elles embrassèrent sa crinière, son mufle, ses pattes, et ses grands yeux tristes »⁹. Aslan, de même que les animaux parlants de Narnia comme M. et Mme Castor ou la souris Ripitchip, rappellent la tradition anglaise des « animal stories » notamment rendue célèbre par *Peter Rabbit* (1902) de Beatrix Potter (que Lewis a lu pendant son enfance et qui lui inspira ce goût pour l'anthropomorphisme), *The Wind in the Willows* (1908) de Kenneth Grahame, ou encore *Winnie the Pooh* (1926) d'A.A. Milne qui, dans leur dimension très primitive, facilitent au jeune enfant le processus d'identification. Lewis crée donc ici un contraste surprenant : Aslan est à la fois symbole chrétien du lion de Juda, le Dieu redoutable de l'Ancien testament, et animal-jouet, peluche, qui donne envie à l'enfant de le cajoler – comme le fera Lucy à l'égard de la souris Ripitchip : « Lucy fit ce qu'elle avait toujours voulu faire : le prendre dans ses bras et le caresser. »¹⁰

Dans ses *Chroniques*, Lewis nous prouve que la foi et la *fantasy* partagent beaucoup de points communs, si l'on sait où regarder. Nombres de symboles chrétiens, mêlés au merveilleux et à la mythologie sont en effet intégrés dans ses romans.

Dans *L'Odyssée du Passeur d'Aurore*, Eustache, le cousin des enfants Pevensie, se retrouve transformé en dragon pour avoir convoité de l'or. Il ne pourra perdre sa peau de dragon qu'en acceptant l'aide d'Aslan et en prenant un bain, une référence au baptême d'eau. Dans *Le Fauteuil d'Argent* (1953), la Sorcière se transforme en serpent, symbole traditionnel de Satan pour les chrétiens et fréquemment utilisé en référence au mal en *fantasy*. Dans *La Dernière Bataille* (1956), ultime volet de la saga qui met en scène l'apparition de l'Antéchrist (au travers du singe Shift), l'Apocalypse et la création d'un nouveau Narnia, des nains, créatures merveilleuses célèbres pour leur scepticisme, leur esprit pragmatique, ainsi que leur entêtement, ne peuvent pas voir le nouveau monde qui les entoure par manque de foi : « Ils ont choisi la rouerie au lieu de la foi. Leur prison n'est que dans leurs propres esprits, et pourtant, ils y sont, dans cette prison, et si soucieux de ne pas se faire avoir qu'on ne peut pas le leur faire savoir. »¹¹ Lewis n'a pas non plus eu peur de mélanger religion et croyances païennes dans ses œuvres : dans *L'Armoire Magique*, le Père Noël lui-même fait son apparition. Lewis désacralise par ce procédé le religieux et montre ainsi que mélanger folklore et religion n'est pas interdit.

La *fantasy* et la foi demandent la même chose de la part du lecteur : une capacité à croire en l'invisible et l'impensable, ainsi que de l'imagination. Pour le critique John Goldthwaite, la foi et le merveilleux sont étroitement liés voire indissociables : « Car, si je ne crois pas en Dieu, pourquoi écrire du merveilleux ? Ne pouvant croire aux miracles, selon toute vraisemblance, je ne verrais aucun intérêt dans une littérature de miracles. Après tout, de quelle autre réalité une telle perturbation des lois naturelles pourrait être l'expression ? Il n'y en a pas... »¹²

De la même façon que la foi chrétienne le requiert (cf. Matthieu 18v3), Lewis demande à ses lecteurs d'avoir une foi d'enfant quand ils lisent ses histoires : qu'il soit véritablement possible de trouver Aslan dans notre monde comme il le prétend n'est pas important, il faut simplement y croire. Sans la foi, rien ne peut se produire, car le doute, l'absence de foi et le manque d'imagination empêchent l'accès au monde merveilleux.

Tout comme les Narnia, *Le Livre de Perle* de Timothée de Fombelle évoque l'importance de croire en la magie, preuves à l'appui ou non, et engage implicitement le lecteur à être actif dans sa lecture. La conclusion du livre nous apprend que le narrateur (qui est également personnage à part entière de l'histoire) s'est vu confié par Iliân et Oliâ la tâche de faire croire en leur existence, ainsi qu'en celle de leur monde. Comme dans un clin d'œil à J.M. Barrie, créateur du célèbre *Peter Pan* (1904) qu'il cite en postface, Timothée de Fombelle clôture son roman en dévoilant les pensées de son narrateur qui se retrouve dans une position de dépendance vis-à-vis des lecteurs, montrant comment le destin des héros dépend de leur bon vouloir, de leur foi : « Comment raconter leur histoire ? Comment la faire croire ? »¹³

L'on reprocha souvent à Lewis d'avoir utilisé ses livres comme des tracts d'évangélisation, endoctrinant l'enfant n'ayant aucune culture religieuse en lui transmettant des valeurs chrétiennes sans qu'il s'en rende compte.¹⁴ Lewis s'en est défendu : « Certaines personnes semblent penser que je me suis d'abord demandé comment je pourrais dire quelque chose à propos du christianisme aux enfants [...]. Ce sont des sornettes. Je n'aurais jamais pu écrire de cette façon. Tout a commencé avec des images : un faune portant un parapluie, une reine sur un traîneau, un lion majestueux. Au début, il n'y avait absolument rien de chrétien à leur propos, cet élément s'est inséré de lui-même. »¹⁵

Lewis aurait donc pris conscience, alors qu'il commençait à écrire son premier volet des *Chroniques*, du grand potentiel du récit merveilleux et des nombreuses possibilités qu'il pouvait offrir pour aborder un thème aussi sensible que celui de la foi chrétienne. Pour Lewis, les *Chroniques* n'étaient d'ailleurs pas des allégories mais représentaient une version possible de ce que la venue du Christ aurait été dans un monde comme Narnia.

En s'embarquant dans la grande aventure de l'écriture, Lewis a réalisé que les contes de fées et la *fantasy*, portant leur propre magie, de « fins » pouvaient devenir des « moyens » d'exprimer ce en quoi il croyait, de partager sa propre foi. Le fait que les *Chroniques de Narnia* peuvent tout autant être appréciées pour leur symbolisme chrétien que pour les histoires qu'elles mettent en scène, de

sorte que même à notre époque la dimension religieuse des romans peut passer inaperçue, tend à prouver que Lewis ne cherchait effectivement pas à imposer sa vision de la foi et une lecture chrétienne de ses romans, mais ne faisait que la proposer, son objectif premier restant de faire découvrir l'univers de Narnia.

La magie qui imprègne les histoires reste, en effet, ce qui marque le plus le lecteur des *Chroniques*, et si ce dernier n'a pas l'idée d'ouvrir une Bible en refermant *L'Armoire Magique*, il ne manquera pas, comme Lucy, « d'essayer d'ouvrir la porte de l'armoire »¹⁶ et de vérifier si, derrière ses vieux manuels, ne se cache pas un pays merveilleux. ●

1. D'abord athée, C.S. Lewis se convertit à l'âge de 31 ans à l'anglicanisme, une des branches du protestantisme qui se rapproche le plus du catholicisme, tant dans sa confession que dans sa forme (cette église est d'ailleurs également appelée anglo-catholique). Outre ses *Chroniques de Narnia* et sa *Trilogie Cosmique* (1938-1945) – œuvre de *fantasy* orientée vers un public adulte –, Lewis a écrit de nombreux livres de théologie qui témoignent de sa vision et de sa conception de la foi, car il était non seulement écrivain mais également apologiste du christianisme.
2. Le grand succès des aventures du petit sorcier a enclenché un regain d'intérêt pour la littérature de jeunesse ayant attiré au merveilleux et à la magie. Ce nouvel essor permis notamment à plusieurs œuvres, et écrivains (tels que Diana Wynne Jones, auteur de la série des *Chrestomanci* (1977-2006) et du roman *Howl's Moving Castle* (1986) rendu célèbre par l'adaptation cinématographique du réalisateur japonais Hayao Miyazaki intitulée *Le Château Ambulant*), de revenir sur le devant de la scène, ce qui fut le cas pour les *Chroniques* qui, à l'occasion, firent l'objet d'une nouvelle traduction par les éditions Gallimard.
3. Suzanne Bray : *C.S. Lewis ou la vocation du best-seller*. Paris : Imago, 2007, p.26.
4. C.S. Lewis : *Le Prince Caspian* [1951], trad. Anne-Marie Dalmais. Paris : Gallimard Jeunesse, 2001, p. 7-8.
5. C.S. Lewis : *L'Odyssée du Passeur d'Aurore* [1952], trad. Philippe Morgaut. Paris : Gallimard Jeunesse, 2002, 260.
6. Cette notion, introduite par le poète et philosophe britannique Samuel Taylor Coleridge dans sa *Biographia literaria or biographical sketches of my literary life and opinion* (1817), évoque le fait que le lecteur se doit d'être acteur dans sa lecture en acceptant de rentrer dans l'univers qui lui est proposé par l'auteur, faisant fi de la rationalité, acceptant de mettre son incrédulいたé en suspension.
7. C.S. Lewis : *Le Cheval et son écuyer* [1954], trad. Philippe Morgaut. Paris : Gallimard Jeunesse, 2001, p. 210.
8. Lorsqu'Aslan tue la Sorcière blanche, il est intéressant de constater qu'alors que le livre laisse à deviner que c'est bien le lion qui tue la Sorcière, la version cinématographique se montre plus violente encore, proposant un plan où ce dernier se jette sur la Sorcière toutes griffes dehors, la gueule grande ouverte.
9. C.S. Lewis : *L'Armoire Magique* [1950], trad. Anne-Marie Dalmais. Paris : Gallimard Jeunesse, 2001, p.158.
10. C.S. Lewis : *L'Odyssée du Passeur d'Aurore* [1952], trad. Philippe Morgaut. Paris : Gallimard Jeunesse, 2002, 256.
11. C.S. Lewis : *La Dernière Bataille* [1956], trad. Philippe Morgaut. Paris : Gallimard Jeunesse, 2002, p.177.
12. John Goldthwaite : *The Natural History of Make-Believe: a Guide to the Principle Works of Britain, Europe, and America*. New York : Oxford University Press, 1996, p.353.
13. Timothée De Fombelle : *Le Livre de Perle*. Paris : Gallimard Jeunesse, 2014, p.296.
14. On lui reprocha également de faire preuve de misogynie, notamment de par le destin réservé à Susan.
15. C.S. Lewis : « Sometimes Fairy Stories May Say Best What's to Be Said ». [1956] *On Stories and Other Essays on Literature*. Walter Hooper (ed.). Orlando : Harcourt, 1982, p. 46.
16. C.S. Lewis : *L'Armoire Magique* [1950], trad. Anne-Marie Dalmais. Paris : Gallimard Jeunesse, 2001, p.13.

